

Jean-Luc  
Marcastel

# UN PAPE POUR L'APOCALYPSE

roman



Pygmalion 



Sur les traces  
d'une mystérieuse relique...

## UN PAPE POUR L'APOCALYPSE

À Aurillac, le capitaine Malo Sinclair s'ennuie...

Il faut dire que Malo, jeune as prometteur de la police criminelle du quai des Orfèvres, avait tout pour monter vite et haut dans la hiérarchie... s'il n'avait eu la malheureuse idée de démolir le portrait d'un suspect, fils d'un ministre. Pour le protéger autant que pour le punir, son chef a décidé de le mettre «au vert». Et pour se faire, quoi de mieux qu'Aurillac, préfecture du Cantal, où l'on compte plus de vaches que d'habitants?

Après deux ans, Malo est à la limite de la dépression.

C'est alors qu'on l'appelle pour une affaire de vol sur le chantier de fouille de l'abbaye Saint-Géraud récemment mise à jour. Une tête mécanique, incroyable vestige, presque une légende urbaine, a disparue. Enfin une affaire qui sort de l'ordinaire! Mais, quand les cadavres pleuvent, Malo ne peut se dire qu'une chose: il n'en demandait pas tant...

Un polar ésotérique autour du personnage de Gerbert d'Aurillac, le sulfureux Pape de l'an Mil.

Né en 1969 à Aurillac, JEAN-LUC MARCASTEL est un écrivain français d'imaginaire, auteur de la série à succès *Louis le Galoup*. *Un Pape pour l'Apocalypse* est son premier thriller.

# Un Pape pour l'Apocalypse

## DU MÊME AUTEUR

L'Auberge entre les mondes

1. *Péril en cuisine !*, Flammarion jeunesse, 2017.

La série *Tellucidar* en deux volumes, parus chez Scrinéo respectivement en 2016 et 2017.

Les Enfants d'Erebus

1. *Les Enfants d'Erebus*, J'ai lu, 2014.

2. *Nymphose*, J'ai lu, 2014.

3. *Imago*, J'ai lu, 2015.

Praërie

1. *Le Monde des Sinks*, Scrinéo, 2014.

2. *Le Secret des Haoms*, Scrinéo, 2015.

Le Simulacre

1. *La Seconde Vie de D'Artagnan*, Matagot, 2014.

2. *L'Ombre du Cardinal*, Matagot, 2015.

3. *La Versailles Céleste*, Matagot, 2015.

*Un monde pour Clara*, Hachette jeunesse, coll. « Black Moon », 2013.

*Le Dernier Hiver*, Hachette jeunesse, coll. « Black Moon », 2011.

La Geste d'Alban

1. *L'Enfant monstre*, Nouvel Angle, 2011.

La trilogie *Frankia*, parue en 2009 aux Éditions Mnémos Louis le galoup

1. *Le Village au bout du monde*, Nouvel Angle, 2009.

2. *Les Nuits d'Aurillac*, Nouvel Angle, 2009.

3. *Le Maître des tours de Merle*, Nouvel Angle, 2009.

4. *La Cité de pierre*, Nouvel Angle, 2010.

5. *Le Cœur de Tolosa*, Nouvel Angle, 2010.

Jean-Luc Marcastel

# Un Pape pour l'Apocalypse

Pygmalion 

© Pygmalion, département de Flammarion, 2017  
ISBN : 978-2-7564-1900-8

*Pour toi, une ultime fois, ma Milady,  
Merci d'avoir ouvert les yeux,  
du Peter Pan que j'étais.  
Maintenant, oui,  
je te vois bien,  
je te vois mieux.*

*Pour toi Louis,  
mon grand petit géant,  
qui me prouve tous les jours,  
que des ténèbres  
peut jaillir la lumière.*

*Pour tous les Albert d'ici ou d'ailleurs,  
le monde a besoin de vous.*

*À vous tous, mes chers lecteurs,  
qui donnez vie à mes histoires  
en leur prêtant vos cœurs et vos esprits  
pour y faire leur nid.*

*À Florence Lottin, mon éditrice,  
que j'adore malgré son ciseau affûté...*





Les terriens portent en eux un appel  
plus aigu, une malédiction plus pro-  
fonde, la pointe acérée du mal... si  
irréversible qu'ils ont cru qu'un Dieu  
devait mourir pour les racheter.

Nathalie HENNEBERG, *La Plaie*

Notre Père qui êtes si vieux  
As-tu vraiment fait de ton mieux  
Car sur la terre et dans les cieux  
Tes anges n'aiment pas devenir vieux.

Téléphone, « Cendrillon »

Je me sers moi-même, avec assez de verve,  
Mais je ne permets pas qu'un autre me les serve.

Edmond RONSTAND (1897)



## Prologue

*Aurillac, dimanche 23 janvier 2005, 1 h 34*

L'homme courait...

Le souffle oppressé, dérapant sur le pavé mouillé, il courait, comme quelqu'un à bout de forces, qui a déjà tout donné, mais puise dans ses dernières ressources, poussé à aller plus loin encore, par... Par quoi ?

Les cheveux poivre et sel, bien mis de sa personne, ses beaux habits trahissant un certain rang social – maintenant en désordre et froissés –, ce n'était pas le genre d'individu qu'on se serait attendu à voir tituber ainsi, tel un ivrogne, dans cette nuit glaciale.

Ici, à Aurillac, tranquille cité de la province profonde, on ne croisait, à cette heure, surtout une nuit de semaine et par ce temps-là, que les poivrots les plus invétérés ou de petits malfrats en recherche d'un mauvais coup et encore...

Mais ce malheureux qui trottait, d'une façade à l'autre, dans la clarté orangée des réverbères, seulement vêtu d'une veste, comme s'il avait oublié d'enfiler un pardessus ou n'avait pas eu le temps de se couvrir, n'appartenait à aucune de ces catégories.

Pour s'en convaincre, il suffisait de lire l'expression de son visage, ses yeux exorbités... Ce n'était pas l'alcool qui les faisait luire, ni la malice, mais la peur.

Cette peur, il en débordait tellement qu'elle s'échappait de sa bouche, en plaintes inarticulées, entre deux souffles oppressés.

Étreignant dans sa main gauche un coffret de bois marqueté, il jetait des regards par-dessus son épaule, vers la rue étroite bordée des façades anciennes, parfois à bardeaux, de la vieille ville.

Fenêtres et volets fermés pour mieux se calfeutrer du froid et de l'ombre du dehors, personne ne risquait de le voir ni de lui porter secours.

Il changea de cap et se rapprocha d'une grande porte de chêne ouvragé. D'un geste désespéré, se raccrochant au mur comme un noyé à une bouée, il enfonça plusieurs sonnettes.

Respirant laborieusement, il demeura immobile... Mais rien. À cette heure-là, à Aurillac, comme partout ailleurs, si on n'attendait personne, on considérait qu'un visiteur était forcément indésirable, voire dangereux, et on ne répondait pas.

Il appuya son front contre la plaque de fer saillant de la pierre quand une voix masculine, âgée, monta de la petite grille ronde au-dessus des sonnettes.

— Qui est-ce ?

Se redressant immédiatement, les yeux luisants d'un espoir fou, il ouvrit la bouche pour formuler un :

— Je...

Mais il ne put continuer.

Un pressentiment, peut-être ce sixième sens hérité des bêtes qui nous fait sentir, intuitivement, l'attention d'autrui, le fit se retourner.

Les mots qu'il allait prononcer se muèrent en cri inarticulé, alors que le bref espoir qui avait illuminé ses pupilles se transformait en terreur.

— Qui est là? répéta la voix de l'hygiaphone, un ton plus haut. Si c'est une plaisanterie...

Mais plus personne ne pouvait répondre. L'homme, trébuchant de plus belle, s'était de nouveau élancé dans la rue déserte.

Derrière lui, une ombre s'allongeait dans la clarté trouble des lampadaires en forme de lanternes.

On le suivait...

L'ombre en question, imposante, s'étirait sur le pavé détrempe transformé en miroir déformant, sur les murs au crépi ruisselant. On aurait dit qu'elle se tendait en avant, que, douée de volonté propre, elle cherchait... Non, qu'elle traquait sa proie.

La respiration de plus en plus sifflante et oppressée, réprimant à chaque souffle un cri d'épouvante, il obliqua devant une coutellerie, manqua déraiper et moulina des bras pour rétablir son équilibre. Traversant la rue en diagonale, il s'approcha d'une large porte cochère d'où filtrait une lumière un peu plus vive, un passage couvert.

Dans son dos, un son accompagnait l'ombre à présent. Un bruit de pas qui semblait résonner entre les murs en pleurs. Une démarche lente et assurée, avec un je-ne-sais-quoi de sinistre, d'implacable...

Le fugitif s'engouffra dans le passage et s'y enfonça sur une vingtaine de mètres. Une fois encore, il lança par-dessus son épaule un regard halluciné... Personne.

Son soulagement fut de courte durée quand il heurta avec violence un obstacle imprévu qui stoppa net son avance dans un bruit métallique.

Le visage et le genou endolori, il recula d'un pas et considéra la grande grille de fer qui lui barrait la route.

Il avait oublié que depuis quelques années, on fermait le passage toutes les nuits pour éviter que les squatters ne viennent s'y installer ou ne l'utilisent comme latrines...

Un gémissement lui échappa. Il n'avait plus aucun espoir. Tout retour en arrière lui était interdit.

Redoutant déjà ce qu'il allait trouver, comme un homme égaré en plein cauchemar, il fit volte-face...

L'ombre était là, se découpant sur la lumière poisseuse de la rue, enroulée dans un grand pardessus sombre, les traits dissimulés par une large capuche rabattue.

Elle s'approcha, sans hâte, avec l'assurance nonchalante du prédateur sûr de sa victoire.

Alors, comme si la peur le quittait soudain, remplacée par la colère, la rage, celle de l'animal acculé, le fugitif, serrant toujours son coffret d'une main, tira un automatique d'une des poches de son manteau, le braqua sur la noire silhouette et pressa la détente. Une fois. Deux fois... Dix fois...

Les détonations claquaient, assourdissantes, dans cet espace confiné, sous les larges poutres de chêne soutenant les étages des vieilles bâtisses.

L'inconnu, insensible au déluge de plomb, tressaillit sous chaque impact, mais ne recula, ni ne tomba... La culasse s'arrêta en butée.

Lentement, comme si l'éternité lui appartenait, l'ombre se mit en marche, ses talons claquant sur les dalles de pierre du passage comme on aurait martelé les dernières minutes d'un condamné. Le grand manteau s'enroulait autour des jambes de l'inconnu, lui conférant une allure plus inquiétante encore.

Le fugitif, avec une sorte de hoquet, lâcha l'arme désormais inutile. Étreignant contre son torse la petite boîte marquetée, il se laissa glisser dos à la grille dans une plainte étouffée. On aurait dit que ses jambes, privées de force, refusaient de le porter plus longtemps.

L'ombre le recouvrit, l'écrasa de sa présence sans visage.

Une main se tendit, blanche et fine.

— Donne-la-moi.

Cette voix, ample, profonde, semblait s'adresser à lui depuis un autre monde. Il était impossible de lui donner un âge ou un sexe, pas plus qu'on ne pouvait lui résister, tant la manière dont elle scandait les syllabes s'introduisait dans l'esprit, le pliait à sa volonté...

Les doigts qui étreignaient le coffret commencèrent à se desserrer, les mains à se lever, comme pour tendre l'objet à l'ombre, mais...

Le fugitif, paraissant retrouver un peu de lucidité, plaqua de nouveau le coffret contre lui en coassant d'une voix pathétique qui était presque un sanglot.

— Non! Non... J'en suis le gardien... Elle ne doit pas...

L'ombre s'approcha, se courba. Un rai de lumière, filtrant d'une petite fenêtre au verre dépoli ouverte dans un des murs du passage, tomba sur ses yeux, des yeux qui semblaient deux pierres d'onyx... Des yeux froids et calculateurs... Le regard de la mort.

La main se tendit une fois encore, se rapprocha, se referma sur la boîte. La voix s'éleva, incisive comme la lame d'un scalpel.

— Elle doit être réunie avec ses sœurs, pour reformer ce qui a été désuni et accomplir ce qu'elle a été destinée à accomplir... « Ils » le savaient... Tout comme je le sais... Et comme vous le savez aussi.

Alors que les doigts de l'ombre se saisissaient de la cassette, les yeux de l'homme à terre s'écarquillèrent, se teintèrent d'incrédulité.

— Vous! C'est vous!

Sous la capuche, un sourire qui n'en était pas un étira des lèvres qu'on devinait pleines et bien dessinées.

Le malheureux n'eut même pas un geste de résistance, quand l'ombre lui arracha son précieux trésor pour le lever devant son visage, l'ouvrir...

Deux perles noires fulgurèrent... Ce fut tout.

Le coffret fut refermé et disparut dans les profondeurs du grand pardessus.

L'ombre se pencha à nouveau, en un lent mouvement, vers l'homme recroquevillé et tremblant.

Un gémissement qui était peut-être un « Non... Non, pas ça » filtra de ses lèvres quand la main pâle se tendit vers lui, le saisit à l'épaule, juste à côté du cou, et que les doigts pressèrent, avec une effroyable précision...

La bouche du fugitif s'ouvrit sur un cri qui ne vint jamais. Une expression de douleur insoutenable se peignit sur ses traits. Un spasme violent, comme une décharge électrique, arqua tout son corps. Les muscles de son visage se contractèrent, se figèrent en un masque tourmenté digne des plus terrifiants tableaux de Jérôme Bosch. Il demeura ainsi, bouche béante sur un cri inaudible, alors que s'éteignait dans ses pupilles la dernière étincelle de vie et qu'un ultime souffle filtrait de ses lèvres en un rictus abominable.

Son assassin, desserrant les doigts qui étreignaient son épaule, se redressa, puis, avec déférence, traça au-dessus du corps tordu un signe de croix pour réciter, d'une voix assurée :

— *In Nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti... Amen.*



Dans la rue, derrière, des voix se rapprochaient, résonnaient déjà sous les poutres.

— Ça venait de par là...

L'assassin se détourna sans hâte et s'éloigna.

À l'entrée du passage, deux policiers, suivis d'un groupe de personnes inquiètes qui gesticulaient et se contredisaient sans cesse, mais dont les doigts tremblants désignaient globalement la même direction, tournèrent pour s'engouffrer sous le porche.

Le premier des agents, un costaud à carrure de rugbyman, la main sur son pistolet, manqua percuter la vieille dame potelée et souriante qui en sortait.

Se rattrapant de justesse, comme un gamin pris en faute, le policier balbutia :

— Pardon madame, je ne m'attendais pas...

Il ajouta aussitôt, alors que lui revenait la raison de sa présence :

— Vous n'auriez pas entendu des coups de feu ou des cris par hasard ?

La dame âgée lui fit un grand sourire et désigna son oreille droite.

— Excusez-moi, jeune homme, mais je n'ai pas mon appareil...

Le policier haussa les épaules et continua, suivi par son acolyte et les badauds.

Quand ils ressortirent, quelques instants plus tard, leurs visages, à tous, portaient les stigmates de ce qu'ils avaient découvert... Un aperçu de l'enfer gravé sur les traits d'un mort.

Quand il put de nouveau réfléchir et secouer un peu l'effroi qui semblait lui coller à la peau, le premier policier murmura, d'une voix presque inaudible, comme s'il

craignait, par ce simple souffle, de rappeler sur les lieux quelque terrible présence :

— Mais qu'est-ce qui s'est passé ici ?

Personne ne lui répondit. Et il eut beau balayer les alentours du regard, il ne trouva nulle trace de la vieille qu'il avait manqué percuter quelques secondes plus tôt.

Disparue... Comme si elle n'avait jamais existé.

À quelques rues de là, une silhouette en long pardessus sombre, à la démarche aussi implacable et déterminée que celle du destin lui-même, se diluait dans la bruine glaciale et les ténèbres de cette nuit de novembre 2005... Emportant avec elle le mystérieux coffret et son contenu.

## Chapitre 1

*Aurillac, commissariat de police,  
samedi 17 octobre 2015, 18 h 30*

— Alors vous comprenez, capitaine, c'est à ce moment-là que le type...

— Celui avec la barbiche ?

— C'est ça... Mais en fait, c'était pas un type...

La voix était hachée, le débit rapide mais laborieux, celui qui parlait avait une pantoufle à la place de la langue et au minimum deux grammes dans chaque bras.

Le capitaine Malo Sinclair, brun, trente ans révolus, tiré à quatre épingles avec son gilet habillé et sa montre à gousset façon vieille époque – qui lui avait valu, à la Crim', le surnom de « Milord » – écoutait d'une oreille distraite la déposition du vieux Jacky. Un des habitués de la maison, presque tous les samedis, surtout par nuit fraîche à partir de fin septembre et jusqu'au printemps. Cette fois, on était parti pour du lourd, dans le genre délire mystique...

— Ah non ? Et c'était quoi ?

Il se demanda un instant si c'était de la curiosité malsaine ou du pur masochisme, lui qui supportait de moins

en moins les élucubrations éthyliques des poivrots « *made in Cantal* ».

— Le diable, capitaine, c'était le diable... Je l'ai vu, je vous dis.

— Ah ! Vous le reconnaissez comme ça, vous ?

Une pizza trois fromages de chez Vival ? Les meilleures de la ville. Une truffade au Damier ? Un hamburger de Salers à l'Hôtel des Carmes ? Ce ne serait pas raisonnable et il lui faudrait bien une semaine de piscine pour éliminer le surplus de lipides...

— Ben oui ! Il avait un bouc, je vous l'ai dit ! C'est un signe !

La diction devenait plus hasardeuse, expérimentale...

Trois grammes, corrigea Malo pour lui-même ; et encore, si ça se trouvait, il était loin de la réalité. Dans ce pays, certains tenaient l'alcool de manière ahurissante. Il avait eu un jour le cas d'un type qui s'était cassé une cheville en sortant de chez lui complètement rond. On l'avait ramassé et ramené au poste pour dégriser. Par acquit de conscience, on avait fait une prise de sang... Elle était revenue avec la note « Record ! Sept grammes ! ». Malo avait appelé pour demander une confirmation, qu'il avait obtenue. Non, ce n'était pas une erreur, on avait fait le test deux fois.

Sept grammes dans le sang ! À cinq grammes, la plupart des individus normalement constitués sont déjà dans le coma, mais ce type-là marchait encore et était capable de parler – enfin, de baragouiner, fallait pas exagérer.

Le vieux Jacky, une espèce de tas d'os fagoté dans des vêtements qui avaient dû être élégants à une époque reculée, n'était pas un champion de ce calibre, mais il se posait là, dans son genre.

— C'est pour ça que vous lui avez volé dans les plumes...

Ou peut-être un sandwich du Madrigal, un « américain » avec sauce au cantal et frites cuisinées à la graisse d'oie...

— Ah ! Non, capitaine, c'est parce qu'il a essayé de me piquer ma bouteille !

Le « diable » en question, un autre souïlard du cru, cuvait dans une des cellules du sous-sol. Il avait bu plus que Jacky, ou tenait moins la route en matière de bibine...

Non, cette fois, il en avait ras la patate. Ça suffisait pour ce soir.

Malo Sinclair, ex-jeune as prometteur de la Crim', à Paris, qu'on avait mis au vert suite à une affaire un peu trop explosive et un léger « débordement », s'emmerdait comme un rat mort.

Trois ans après avoir été muté ici, « le temps que les choses se tassent », il finissait par déprimer.

Ici, c'était Aurillac, chef-lieu du département du Cantal... Une sorte d'antithèse de Paris.

Dans cette charmante cité, au creux d'une vallée verte et douillette, celle de la Jordanne, les embouteillages étaient inconnus ; on commençait à râler quand on mettait plus de dix minutes pour traverser toute la ville. La délinquance se limitait à quelques vols de mobylettes, des cambriolages minables chez le buraliste du coin avec des instruments de cuisine ou de bricolage... Généralement, une fois l'alarme déclenchée, il suffisait de se pointer et de planquer sur les lieux du crime en attendant que les coupables reviennent récupérer ce qu'ils avaient oublié. La dernière fois, il s'en souvenait, c'était à la masse que les « cambrioleurs » – il osait à peine employer le mot – avaient attaqué une bijouterie. Bien sûr, ils n'avaient pas réussi à fracasser la vitrine en verre sécurit et feuilleté, et la masse était restée coincée dedans. Comme l'alarme avait retenti, ils avaient vite

déguerpi... Quand Malo était arrivé sur les lieux, il avait intimé l'ordre à son subordonné de couper les phares et d'éteindre le moteur. Ils avaient attendu sagement. Un quart d'heure plus tard, les deux silhouettes furtives revenaient sur la pointe des pieds pour tenter de récupérer la pièce compromettante qu'ils avaient maniée sans gants. Consternant.

C'est presque en ayant l'impression de se trouver dans un film comique que Malo avait serré les deux petits malfrats qu'il avait aussitôt reconnus, deux frères qui passaient, depuis leur majorité, plus de temps derrière les barreaux que devant.

Quant aux « crimes » à proprement parler, si on donnait dans le sordide et les affaires de mœurs bien dégueulasses, comme partout ailleurs – violences conjugales, viols, tout ça avec ou sans alcool, et de temps à autre un suicide ou un homicide –, c'était, le plus souvent, la conclusion d'une infidélité ou la colère d'un mari trompé qui, rentrant chez lui trop tôt et fin bourré, trouvait bobonne dans le lit conjugal en compagnie d'un autre homme. Alors, ni une ni deux, monsieur décrochait le fusil de chasse que possédait tout bon Cantalou et faisait un double carton, voire un triple s'il se faisait ensuite sauter le caisson.

Autant dire que le travail de Malo se limitait à constater les décès et à rédiger le procès-verbal.

Et puis il y avait, bien sûr, les sorties de boîtes ou de baluches qui finissaient, tous les samedis soir, en bagarre générale – un baluche n'était réussi que s'il se terminait par une bonne peignée façon Astérix. Il avait même eu le cas d'un type que trois autres avaient poursuivi dans la moitié de la ville avec un poteau télégraphique sur lequel ils voulaient l'embrocher... Festif.

Et pour finir, le pain quotidien, son fonds de roulement du week-end, s'il pouvait dire, c'était Jacky et ses semblables qui venaient cuver au chaud dans une des cellules. Le commissariat se transformait alors en annexe des Restos du Cœur... Eux aussi donnaient dans le social, comme maintenant.

Et lui déprimait.

Il était fait pour l'action, la réflexion, la recherche, les enquêtes. Trouver les indices, flairer une piste, renifler le coupable, le deviner, le confondre, ça, c'était ce pour quoi il était doué... Il le savait. Tout le monde, à la Crim', le savait.

Et voilà qu'il se retrouvait là, tout ça parce qu'une fois, il avait arrangé le portrait d'un petit fumier de violeur, et que le petit fumier en question s'était révélé être le fils d'un ministre...

C'était vraiment pas juste.

Il soupira en songeant à ce qui l'attendait ce soir, après le boulot. Rentrer seul dans son appart. Oh ! Un bel appart, c'était sûr, pas le genre qu'il aurait pu se payer à Paris ; en plein centre-ville, avec sa pizza Vival qu'il mangerait tiède sur son canapé, devant un feuilleton débile. Enfin, s'il ne se faisait pas coincer dans l'escalier par Mme Léonce, qui lui tiendrait le crachoir juste le temps de refroidir la pizza, qu'il devrait réchauffer s'il en avait le courage et la patience, ou qu'il mangerait telle quelle, comme un sauvage.

Peut-être, en désespoir de cause, sortirait-il pour aller à L'Aventurier, le bar « lounge » de la ville, dont le patron, Karl, un ex-baroudeur revenu se mettre au vert après avoir roulé sa bosse un peu partout, était devenu un ami... Ils partageaient tous deux une passion pour les échecs, la bonne littérature, en particulier imaginaire, les bons whiskys et les rhums d'exception. S'il n'y avait

pas eu L'Aventurier et ses grands fauteuils clubs, sa déco coloniale, ses tables à opium, la conversation de Karl et ses souvenirs incroyables, il aurait certainement sombré dans la dépression.

Peut-être, s'il avait le temps, irait-il faire son heure de natation à la piscine municipale et aurait-il la chance d'y croiser la naïade qui venait y faire ses longueurs, tous les jours, qu'il pleuve ou qu'il vente. Un sacré petit bout de femme au visage agréable, au gentil sourire, mais aux yeux déterminés, avec un je-ne-sais-quoi d'eurasien et un corps à damner un saint, fin et potelé là où fallait... Une petite bombe qui filait dans l'eau comme un dauphin. Un régal à regarder en état de semi-apesanteur dans son petit maillot deux pièces rose.

Jamais il n'avait osé l'aborder, et jamais elle ne l'y avait invité. Il y avait, chez cette femme, un rien d'intimidant. Son regard, peut-être, son expression décidée, le genre à savoir très exactement où elle allait et qui ne laisserait personne se mettre en travers de sa route. Même sa démarche, volontaire, conquérante, et son déhanchement, quand elle sortait de l'eau pour retourner aux douches et que ses petites...

Il secoua la tête. Non, décidément, ça faisait trop longtemps qu'il n'avait pas fréquenté de femme. Et il fallait bien dire que depuis son arrivée, à part une ou deux escapades sans lendemain, sa vie sentimentale et sexuelle était aussi excitante qu'une gare SNCF un jour de grève.

Décidant de penser à autre chose, Malo reporta à regret son attention sur Jacky, dont la litanie balbutiante, remarqua-t-il, avait cessé.

Le vieux s'était endormi. L'alcool avait finalement eu le dessus.

Bon, c'était déjà ça, il avait pris sa dose de delirium tremens pour la soirée, peut-être même pour la semaine.



Maintenant, il allait falloir amener cet énergumène en cellule, et ça, c'était une autre paire de manches.

Heureusement pour lui, il avait l'homme idéal.

— Albert ! cria-t-il en direction de la porte entrouverte.

Il n'eut pas à attendre bien longtemps. Trente secondes plus tard, montre en main, la bonne trogne d'Albert se penchait dans l'encadrement, à croire qu'il se tenait juste là, prêt à répondre à son appel.

Albert était... une caricature.

Taillé comme un ours, et encore pas un fluet, Albert aurait collé des complexes à Schwarzenegger à sa meilleure époque. Dans la région, le rugby était une religion, Albert était né pour y jouer, et ça tombait bien parce qu'il y jouait effectivement. S'il n'était jamais devenu pro, c'est qu'Albert possédait le sens tactique d'une huître, même s'il déménageait comme personne, et qu'il aimait beaucoup trop son boulot de flic pour le lâcher.

Pourquoi aimait-il son boulot, Albert ? Malo le soupçonnait d'adorer mettre des claques, et c'est vrai qu'il les mettait comme personne. Une claque d'Albert, ça suffisait généralement à faire avouer n'importe quoi à n'importe qui, et Albert n'était pas avare pour deux sous. Il claquait avec générosité, égalité et sans discrimination aucune à peu près n'importe qui. Albert, il fallait lui rendre cette justice, dans l'art de la mornifle ravageuse, n'était pas raciste pour deux sous : les blancs, les noirs, les jaunes, les rouges, pour lui, c'était tout un.

Il n'avait pas non plus son pareil, entre deux torgnoles à assommer un bœuf, quand la première n'avait pas suffi, pour faire la morale aux petites frappes : « Tu te rends compte combien ta Maman doit avoir honte ? » On n'y aurait pas cru, à ce côté boy-scout chez une telle brute, comme un gamin trop vite poussé dans un corps

d'hercule. Mais personne ne mouffait. Même les pires crapules n'osaient pas se moquer d'Albert, de peur d'en recevoir une autre.

Il avait un appétit proprement pantagruélique et pouvait ingurgiter des quantités de nourriture stupéfiantes ; et pas du léger, non, de la cuisine locale, avec charcuterie, patates et fromage à chaque étape, comme s'il en pleuvait, à 30 000 calories la portion... N'importe qui, en avalant le quart du tiers de ce qu'il bâfrait en un repas, en aurait crevé d'indigestion dans d'atroces souffrances, mais Albert, lui, vous ingurgitait tout ça sans même une aigreur d'estomac.

Une fois, Malo l'avait vu s'enfiler trois kilos de truffade, le plat régional – pommes de terre, tomme de cantal et crème fraîche, voire saindoux quand ça ne suffisait pas, en un mélange fileux à souhait et hypercalorique, le genre à côté duquel une tartiflette faisait figure de cuisine allégée –, et repartir comme si de rien n'était.

Pour pousser tout ça, Albert descendait, avec une égale constance, de véritables rivières de vin, parfois précédées de ruisseaux de gentiane, Birlou bière ou autres spécialités locales à base de racines de ceci, de pousses de cela, de pommes ou de châtaignes, le tout plus ou moins brutal selon qu'il s'ingurgitait avant ou après le repas.

On aurait pu croire qu'il tituberait, après certains de ces banquets monstrueux où l'alcool sous toutes ses formes avait coulé à flots, mais pensez-vous ! Après trois bouteilles de rouge et au moins six verres de gnôle à foudroyer un âne, il avait la diction à peine pâteuse et le pas plus raide que d'habitude.

Albert avait des avis tranchés sur tout et, pour toute situation, la sagesse paysanne et les redoutables dictons en patois qui lui venaient de sa grand-mère qu'il ne manquait

jamais de servir au pire moment. Malo commençait à en connaître un paquet... Bien plus qu'il ne l'aurait voulu.

Et pour parfaire le tout, Albert se payait une bonne tronche de gars franc du collier tout droit sorti de sa campagne, à la mâchoire assez carrée pour concasser des pierres, certes, et aux sourcils fournis, mais à la bonhomie contagieuse. Le genre heureux de vivre, qui, tous les matins, content de vous voir, vous balançait dans le dos une tape à vous faire cracher vos poumons en vous gueulant dans l'oreille : « Comment ça va, capitaine ? »

Parce que la voix, c'était la seconde arme d'Albert, celle à laquelle même ceux qui avaient résisté à ses torgnoles finissaient par céder. Dire qu'Albert avait de l'organe, c'était pas lui rendre justice. Ce n'était pas un organe, qu'il avait, c'était un haut-parleur, une sirène de pompier, et encore, le mot sirène était trop gentil. Albert, il pouvait pousser des brailantes à vous déchausser les dents des suspects, quand il leur bramait aux oreilles : « Je suis sûr que si ton pauvre Papa voyait ce que tu as fait, il sortirait de sa tombe pour venir te coller une mornifle ! Et d'ailleurs, tiens, je te la donne pour lui ! »

Mais ça, c'était rien par rapport au moment où il se levait, en fin de repas grandiose, pour se mettre à beugler, du haut de son mètre quatre-vingt-dix-sept : « Étoile des neiges. »

Et là, même avec la meilleure volonté du monde, Malo ne pouvait plus.

Mais quand il s'agissait de descendre un vieux poivrot en cellule...

— Oui patron ? s'égosilla donc Albert avec ce qu'il devait concevoir comme étant un ton de conversation normal, mais qui fit sursauter Jacky depuis son sommeil éthylique et trembler les vitres du bureau.

Malo tenta, pour la milliè<sup>m</sup>e fois depuis trois ans :

— Albert, vous ne pourriez pas parler un peu moins...

— Moins quoi, patron ? hurla Albert avec, dans ses grands yeux bleus, le regard d'un gosse injustement accusé, faisant une fois de plus grogner et trembloter le vieux Jacky.

— ... fort, suggéra Malo du bout des lèvres.

— Je ne parle pas fort, patron.

Même en prenant une voix boudeuse, il trouvait moyen de brailler. Et ce n'était rien en comparaison de ce qui suivit lorsqu'il se retourna pour interroger :

— Hein, vous autres, que je cause pas fort ?

Malo crut que les vitres allaient exploser.

Le vieux Jacky en trembla comme une feuille et laissa échapper une sorte de couinement paniqué.

De l'autre côté de la porte, il y eut un concert d'approbations. Tu parles, personne n'avait envie de contrarier Albert. On tenait à ses tympans.

Malo abandonna. Il est des choses contre lesquelles on ne peut rien : les ouragans, les raz-de-marée, les tremblements de terre, les éruptions volcaniques, les avalanches... et Albert.

— Descendez-moi ce vieux poivrot en cellule, le temps qu'il dégrise. Pas trop près de l'autre énergu<sup>m</sup>ène, si possible.

Il grimaçait déjà par anticipation et ne fut pas déçu.

— D'accord, patron !

À moitié sourd, Malo regarda, fasciné, Albert entrer sa colossale carcasse dans la pièce en se voûtant pour passer la porte, allonger un bras interminable, déployer une main invraisemblable qu'un gorille aurait pu lui envier et soulever Jacky comme s'il n'avait été qu'un vulgaire sac... Le vieux gémit dans son sommeil, mais ne se réveilla pas.

Albert, au grand soulagement de Malo, disparut aussitôt, sa large trogne fendue d'un bord à l'autre par un sourire effroyable aux dents à croquer un tronc d'arbre.

Malo se détendait à peine et trempait des lèvres prudentes dans le café qu'il n'avait pas encore bu quand Albert repassa la tête dans le bureau pour s'époumoner, comme un gamin heureux d'être le premier à annoncer la nouvelle :

— Y a quelqu'un qui veut vous voir, patron !

Malo manqua s'étouffer et recracha la moitié du café sur son dernier rapport.

— Qui ?

Mais Albert était déjà loin. Un petit bonhomme râblé et musclé, à la mise un peu négligée, une tête d'ampoule émergeant d'un col trop serré pour son cou de taureau, les cheveux frisés et en désordre, avait pris sa place. Quelqu'un qui lui rappelait quelque chose...

— Moi.

Malo ne savait pourquoi, mais il devina que l'attendait autre chose qu'une simple affaire de mœurs...

Le petit homme, sur son invitation, entra pour s'asseoir où Jacky s'était tenu quelques secondes auparavant et le fixer d'un œil grave.

— J'ai besoin de vous, capitaine.

## Chapitre 2

*Aurillac, commissariat de police,  
samedi 17 octobre 2015, 18 h 41*

« J'ai besoin de vous, capitaine. »

Combien de fois, depuis qu'il était à Aurillac, Malo avait-il entendu ces mots ? Dans la bouche d'une mémé qui avait perdu son caniche, d'une ménagère dont le mari s'était tiré avec la boulangère... Que savait-il encore ? C'était d'habitude le prélude à une longue plainte, parfois entrecoupée de sanglots déchirants – d'où la boîte de mouchoirs en papier dont il avait pris soin de garnir son bureau –, où de brusques montées de colère se terminaient par quelques tapes dans le dos et une reconduction à l'entrée du commissariat, comme le psy vous ramenait à l'entrée de son cabinet, les honoraires en moins...

Malo devinait que les mouchoirs ne seraient pas de mise cette fois.

Il avait, au bout des doigts, ce fourmillement, cet indicateur infailible qui le titillait quand il reniflait une piste et qui ne l'avait jusqu'alors jamais trahi.

Il fallait qu'il se calme... Et reprenne les choses depuis le début.

— Les présentations d'abord, si vous le voulez bien, Monsieur...

— Lapierre, le renseigna obligeamment son interlocuteur, qui semblait se retenir à grand-peine, pressé, visiblement, de vider son sac, comme tous ceux qui venaient envahir son bureau sans y avoir été invités.

Lapierre... Lapierre... Comme le bonhomme lui-même, le nom lui rappelait quelque chose. Il lui semblait l'avoir lu, il n'y avait pas longtemps...

— Monsieur Lapierre, répéta-t-il, espérant que le fait de prononcer ces syllabes le mette sur la voie.

— Yves Lapierre, précisa le petit homme trapu.

À l'entendre, Malo avait l'impression qu'il aurait dû immédiatement le reconnaître. Il se demanda alors s'il ne s'agissait pas d'un des membres du conseil municipal ou de la communauté d'agglomération qui aurait très mal pris de ne pas être reconnue.

Quand Malo était petit, son père, grand joueur devant l'éternel, avait comparé la mémoire à une sorte de labyrinthe. L'enfant qu'il était, avec son imagination débordante, avait tôt fait de s'emparer de l'image et d'en faire un jeu. Avec ses références et son esprit de gosse, il avait transformé ce labyrinthe en une sorte de donjon à étages, truffé de pièces et de chausse-trappes, de monstres aussi et de gardiens, dans lequel étaient stockées toutes les connaissances qu'il avait acquises. Les plus anciennes dans les étages les plus inaccessibles, les plus récentes à l'entrée. Et celle-ci...

Il parcourut en pensée quelques rayonnages, quand il tomba sur l'information, sous la forme d'un journal posé à plat sur une table de bois massif, en attente d'être classé...

À la une figurait une grande photo de ruines à moitié excavées. Un chantier à ciel ouvert. À côté, en plus petit, le portrait de son visiteur.

— L'archéologue, affirma-t-il comme s'il n'avait jamais hésité.

Son interlocuteur se rengorgea. Le bonhomme, comme la plupart des gens, du plus célèbre au plus insignifiant, appréciait qu'on l'identifie. En bon flic qu'il était, Malo prit note de l'information. Il avait pu constater, dans sa carrière, que la flatterie se révélait parfois aussi efficace que la menace.

— Je suis surpris que vous me reconnaissiez.

— Évidemment, rebondit Malo qui, dans son donjon mémoriel, s'était assis sur le grand banc de bois de la table grossière et lisait les mots du journal comme s'il l'avait eu devant lui. Les fouilles de l'abbaye Saint-Géraud.

— C'est cela même, acquiesça son visiteur, ravi. Je ne savais pas que les capitaines de police s'intéressaient de si près à l'archéologie. C'est inhabituel.

— À quoi s'intéressent-ils d'habitude ? demanda Malo par curiosité.

— Au rugby, essentiellement, répondit aussitôt l'archéologue.

Et pour le coup, il avait raison, Malo devait bien l'avouer. Il songea à Albert qui devait, à cet instant même, boucler le vieux Jacky dans sa cellule en s'assurant qu'il était bien bordé pour ne pas prendre froid. Il avait aussi ce côté-là, Albert...

— Je suis un cas atypique. Et je ne suis pas de la région, ajouta-t-il aussitôt.

Cette explication simpliste sembla suffire à son visiteur, qui, de toute manière, s'était déjà remis tout seul sur les rails de son histoire.



— Il faut que vous m'aidiez, capitaine, c'est une question de vie ou de mort !

Malo leva un sourcil.

— De vie ou de mort, rien que ça ?

Lapierre – Lapierre, pour un archéologue, c'était quand même un comble ; il en serait presque venu à croire à la prédestination – répondit aussitôt :

— De vie ou de mort de ce chantier... Vous avez un peu suivi les aventures des fouilles ?

Malo, qui n'était pas aurillacois et ne se sentait guère concerné, avait néanmoins un peu suivi l'affaire, ne serait-ce que par le caractère exceptionnel qu'elle revêtait.

— Ça a commencé il y a quatre ans, non ? Avec ce projet d'aménagement du quartier Saint-Géraud.

Saint-Géraud était la plus imposante église de la ville, construite sur l'emplacement d'un complexe plus ancien, baptisée du nom de son fondateur, un neveu de Charlemagne, qui aurait renoncé aux armes et aurait donné toutes ses terres à l'abbaye autour de laquelle la cité s'était développée, aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles après Jésus-Christ.

— C'est cela, approuva l'archéologue, en adoptant inconsciemment le ton d'un enseignant donnant un cours. Avec le projet de l'îlot Saint-Géraud, pour moderniser les vieux quartiers insalubres de la ville et ces maisons laissées à l'abandon, et inciter les gens à revenir en ville.

Il marqua une pause avant de reprendre.

— Les gens, ici, du moins ceux qui s'intéressaient un tant soit peu à l'histoire d'Aurillac, savaient que l'abbaye devait s'être trouvée quelque part par là, mais ils pensaient que, comme en beaucoup d'endroits, on en avait récupéré les pierres après son abandon pour construire les maisons avoisinantes. C'est ce qui arrive la plupart du temps. Regardez les remparts de la ville...

— Je ne les ai pas vus, fit remarquer Malo, qui, malgré lui, se laissait prendre au récit de son visiteur.

— C'est bien ce que je vous dis. Ils ont disparu, comme dans beaucoup de villes. Les gens sont pragmatiques. Ils ont besoin de pierres, il y a un bâtiment en ruine à côté, ou déserté, ils recyclent.

— Des écolos avant l'heure, intervint Malo.

L'autre ne goûta pas la plaisanterie.

— C'est surtout une question d'argent. La pierre de taille était chère ; si on pouvait s'en procurer sans déboursier un sou...

Malo faillit lâcher : « On ne peut pas leur jeter la pierre », mais se retint à la dernière seconde.

L'archéologue poursuivait déjà.

— Bref, on savait qu'il y avait peut-être des vestiges, à commencer par le promoteur, mais personne n'imaginait leur ampleur.

Malo se souvenait très bien maintenant, alors qu'il parcourait mentalement l'article dont les lignes défilaient devant lui... On avait découvert que le quartier avait été artificiellement remblayé sur plusieurs mètres pour y installer des cultures maraîchères. Quand les bulldozers avaient commencé à creuser là-dedans, ils étaient vite tombés sur autre chose que de la terre. Un impressionnant complexe...

Il n'avait pas fallu longtemps pour que la pire crainte de tout promoteur se réalise, à savoir que les associations de défense du patrimoine ne se manifestent et ne portent l'affaire devant la mairie, le conseil général et la DRAC, pour demander la suspension des travaux et la venue d'archéologues chargés d'étudier les vestiges et de déterminer leur importance pour décider de la suite à donner à l'affaire.

On avait fait intervenir une société d'archéologie indépendante située à Marseille, qui avait envoyé une équipe, dirigée par le professeur Lapière, évaluer l'intérêt du site et son importance.

Les fouilles avaient donc commencé et s'étaient poursuivies jusqu'à l'année suivante. Au fur et à mesure qu'elles progressaient, l'ampleur de la découverte n'avait cessé de croître, attirant l'attention des médias et des citoyens de la ville qui voyaient jour après jour sortir de terre ce pan de leur passé jusque-là seulement connu par les textes anciens.

Malo, qui n'habitait pas loin, dans un appartement du centre-ville, avait eu maintes fois l'occasion de voir les vestiges de Saint-Géraud. En passant devant ces murs de pierre, ces salles pavées émergeant de la boue, ces voûtes intactes, il sentait une étrange émotion l'étreindre, comme il en avait eu, enfant, en visitant les ruines de Pompéi...

— Cette abbaye était, à l'époque, une des plus réputées de France, la grande sœur de Cluny, et ses vestiges sont bien plus importants et mieux conservés. Nous avons certains murs sur plus de deux mètres d'élévation...

Sentant que s'il laissait ce passionné se lancer dans son sujet, ils en avaient pour la soirée, Malo intervint :

— Tout ça, c'est très beau, professeur, mais cela ne m'explique pas votre présence ici.

— J'y viens ! J'y viens ! répondit Lapière, en levant les bras avant de prendre une nouvelle inspiration pour poursuivre. Vous savez sans doute que le sort de ce site extraordinaire n'est pas encore tranché.

— Oui, j'ai cru comprendre, acquiesça Malo, qui se souvenait que certains, au sein des autorités locales, préconisaient de tout recouvrir et de bâtir dessus le nouveau quartier comme prévu à l'origine. Que d'autres, au

contraire, voulaient le mettre en valeur et créer un pôle d'études médiévales, peut-être même un musée qui aurait pu attirer des spécialistes et des visiteurs de toute l'Europe. Mais tout cela, bien sûr, avait un coût, qu'une municipalité comme Aurillac, petite ville de 27 000 habitants, ne pouvait assumer seule. Du moins pas sans sabrer d'autres domaines, dont certains, comme le nouveau stade, construit autour de la religion locale, le rugby, se révélaient autrement plus payants en termes électoraux.

— Il faudrait au moins six mois, ou un an de plus, pour mesurer la richesse de ce site. Vous vous rendez compte, nous avons trouvé, immergés dans l'eau d'une nappe phréatique, des sarcophages en bois datant du VIII<sup>e</sup> siècle en parfait état de conservation, qui vont nous permettre d'établir la dendrologie... au niveau mondial !

L'archéologue s'enflammait une fois encore, et Malo perdait le fil.

— Fort bien, professeur, je suis certain que ce site est admirable, mais je ne peux pas grand-chose pour vous.

Il avait à peine prononcé ces mots que Lapierre l'arrêtait.

— Si, vous le pouvez !

Il le dévisageait avec une telle fixité que Malo ravala les paroles qui montaient à ses lèvres pour l'écouter, alors qu'il poursuivait.

— C'est même de vous que va dépendre la suite de nos travaux.

— Je ne comprends pas, avoua Malo, après un silence, où il ne cessa de fixer Lapierre qui lui rendait son regard comme un enseignant jugeant un élève récalcitrant, ce qui, en toute autre circonstance, aurait eu le don de l'horripiler.

— Vous n'êtes pas sans ignorer, commença enfin le petit homme en se penchant en avant, que la poursuite

des fouilles dépend essentiellement des financements qui nous sont versés, que ce soit par des donateurs privés ou des organes publics, mais qu'on doit aussi nous accorder mandat pour continuer nos travaux.

— Oui, se contenta de répondre Malo sans quitter Lapierre des yeux.

— Bon... Tous ces gens, aussi bien les donateurs privés que les organismes officiels, attendent des résultats. Ils veulent du concret, des nouveautés, voire du sensationnel... Si on peut leur en fournir. Nous avons cru que ces sarcophages extraordinaires seraient suffisants, mais nous nous trompions, la dendrologie n'intéresse personne en dehors des spécialistes. Il fallait quelque chose de plus médiatique, quelque chose qui les fasse rêver, qui leur donne envie d'en savoir plus, de protéger ce site et de prolonger les fouilles...

Malo, qui entrevoyait où l'autre voulait en venir, demanda, du bout des lèvres :

— Et ce sensationnel, vous l'avez trouvé...

Lapierre laissa passer un long moment avant de reconnaître dans un murmure :

— Oui.

Il s'attendait peut-être à ce que Malo le presse de questions, mais ce dernier, au contraire, demeura muet.

Comme le silence, entre eux, devenait irrespirable, il finit par capituler.

— Vous avez entendu parler de Gerbert, bien sûr.

Malo hocha la tête. Comment aurait-il pu ne pas en entendre parler ? Aurillac n'avait pas tant de personnages qui avaient marqué l'histoire de leur temps. Gerbert, petit pâtre recueilli par les moines de l'abbaye d'Aurillac, devenu pape en 999 sous le nom de Sylvestre II, le pape de l'an mil, avait sa statue sur une des places de la ville. Le récit de

sa vie et son ascension au sein du clergé dans cette époque agitée auraient pu inspirer un film.

Lapierre enchaînait déjà.

— Vous savez donc que Gerbert, après avoir quitté l'abbaye, est allé étudier dans des monastères proches de la frontière espagnole, à l'époque dirigée par les califes omeyyades. Certains affirment même qu'il se serait rendu dans les bibliothèques du calife de Cordoue. Qui sait ?

Il s'interrompt avant d'ajouter, le regard soudain lointain, comme égaré dans le temps et l'espace :

— Ce que l'on sait de manière certaine, c'est qu'il a importé en France les mathématiques arabes et, dit-on, le zéro. Qu'il a inventé un système de calcul révolutionnaire pour l'époque, mais cela va plus loin encore...

Sa voix, consciemment ou non, avait pris plus d'emphase encore. Malo, fasciné, oubliant temporairement son cynisme premier, se laissait embarquer.

— Des légendes circulent sur Gerbert, le pape savant, le pape sorcier ; et l'Église a envers lui une attitude ambiguë. Certains voient en lui un alchimiste, d'autres un génie de la mécanique, car il construisait des horloges, des orgues et d'autres machines extraordinaires, dont une...

Lapierre hésita.

— Dont une..., le relança Malo.

— Vous allez vous moquer.

— Je vous promets que non, assura-t-il, fixant Lapierre d'un regard pénétrant.

Ce dernier s'humecta les lèvres avant de poursuivre, d'une voix presque inaudible.

— On dit qu'il aurait ramené d'un voyage lointain une tête de métal mécanique...

Malo haussa les épaules.

— Qu'est-ce que ça a de si extraordinaire? Il existait bien des marionnettes à cette époque, non?

— ... qui répondait par oui ou par non aux questions qu'on lui posait, acheva l'archéologue d'une voix sourde sans le quitter des yeux.

Un sourire étira les lèvres de Malo.

— Vous plaisantez?

Devant l'expression de Lapierre, Malo ajouta :

— Voyons professeur, ne me dites pas que vous accordez foi à...

Il se tut.

— Je suis un scientifique, capitaine, pas un de ces dingues de conspirations ou de secrets, de ces passionnés d'alchimie ou de trésors cachés. Je ne crois que ce que je vois...

— Alors? tenta Malo en écartant les bras.

— Cette tête, capitaine, nous l'avions trouvée.

Le sourire de Malo s'effaça. Ses yeux s'étrécirent, alors qu'il fixait le visage lunaire du petit homme comme pour chercher, sur ses traits, une trace de moquerie ou... Mais non, il ne plaisantait pas. Il était même parfaitement sérieux quand il acheva :

— Je l'ai vue. Je l'ai touchée de mes mains. Elle existe.

— Pourquoi dites-vous : « Nous l'avions trouvée »?

L'archéologue répondit d'une voix enrouée.

— Parce que nous ne l'avons plus, capitaine... On nous l'a volée!

## Chapitre 3

*Aurillac, bar L'Aventurier,  
samedi 17 octobre 2015, 21 h 16*

— Et alors ?

Malo leva une main pour réclamer le silence et huma le godet de rhum qu'il fit miroiter à la lumière douce qui baignait la grande pièce. L'alcool ambré, sombre, flamba un instant de ses reflets chauds alors que montaient à ses narines des accords de vanille, de cannelle et d'épices.

Il porta le verre à ses lèvres et avala une petite gorgée qu'il fit rouler sur sa langue, contre son palais.

Tandis que se diffusaient en lui les notes ardentes et sucrées du rhum vieux, il poussa un soupir de soulagement et ferma les yeux, avec l'impression d'abandonner derrière lui, consumés par le doux brasier du divin breuvage, les soucis et les tracas de sa journée.

— Attends...

— Tu nous laisses mariner, revint à la charge son interlocuteur. Si c'est ça, je ne te sors plus mon élixir spécial réserve.

Malo grogna et ouvrit les yeux pour les porter sur Karl.

Pas vraiment grand, pas petit non plus, les cheveux et la barbe poivre et sel, Karl n'était pas « impressionnant ».



Au contraire, il dégageait l'air tranquille des hommes comblés par la vie, ou à tout le moins qui ont décidé de la prendre du bon côté.

Sa vie, à lui, c'était son bar, un club lounge nommé L'Aventurier, le seul de son genre en ville, à deux pas de la rue des Carmes et de Point-Virgule, la librairie d'Aurillac, un des autres repères essentiels de Malo en cette âpre terre d'exil.

L'aventurier, c'était Karl lui-même, ancien baroudeur qui avait exercé aux quatre coins du monde mille métiers plus ou moins légaux, d'orpailleur à mercenaire, en passant par vendeur de ceintures en peau de croco ou de maillots brésiliens. Le hasard l'avait fait échouer ici, dans ce vert coin de France, entre vaches et montagnes. Il y avait fait son creux et son nid, ce petit fragment de tropiques dans une région qui n'avait rien de tropical.

Qu'il neige ou qu'il gèle à pierre fendre, une fois passée la porte de L'Aventurier, on avait l'impression de se retrouver dans une maison coloniale un siècle plus tôt. Les grands ventilateurs brassaient en toute saison un air chaud alourdi de senteurs d'épices et de bois des îles, poivrées et sucrées à la fois. Les fauteuils clubs en vieux cuir râpé, diaboliquement confortables, vous tendaient leurs pièges moelleux autour de petites tables à opium sur le jonc de mer qui tapissait le sol.

En sourdine montaient jusqu'à vous des airs de blues, de jazz ou de musique bollywoodienne. On s'asseyait, on commandait un rhum et on jouait aux échecs, au go ou à l'awalé jusqu'à une heure indécente, puis on refaisait le monde ou, si le patron était en verve et en veine de confidences, on l'écoutait raconter les souvenirs de sa jeunesse turbulente... Qui n'avait pas entendu parler de sa « roulette saïgonnaise » manquait quelque chose...

Au fond de la pièce, une bibliothèque en bois de teck vous tendait ses rayonnages, peuplés d'ouvrages disparates, de Steinbeck à Milton, Céline, Conrad, Lovecraft, Clavel... On pouvait, les soirs où on se sentait d'humeur taiseuse, prendre un livre, un bon whisky et s'installer pour lire.

On y était un peu comme chez soi et Karl avait, aux yeux de Malo, des allures d'oncle des tropiques.

— Alors, tu accouches ? le pressa encore Karl, son nez en bec d'aigle pointé vers lui.

— Minute, que je savoure un peu ton rhum.

— On attend, nous !

L'autre qu'englobait ce « nous » était un quadragénaire bien fait de sa personne, la quarantaine passée, à la mise soignée mais sans excès, et au visage avenant qui trahissait pourtant une certaine rigueur. On devinait l'homme de décision qui, en venant en ces lieux, laissait derrière lui l'austérité de sa fonction pour se détendre un peu.

M. Frédéric Lefloch, préfet du Cantal depuis un an, mais breton depuis avant sa naissance et qui ne rêvait rien mieux que de retourner dans son pays d'embruns et de marées, avait lui aussi trouvé, à L'Aventurier, à défaut de Bretagne, un refuge de boucanier en mal de mer. Partageant avec Malo et Karl un même amour de la bonne littérature, du rhum vieux et des whiskys remarquables, il avait rejoint leur cercle. Tous trois se retrouvaient un ou deux soirs par semaine, plus quand Malo déprimait et avait envie de se changer les idées, comme cette nuit.

Et une fois n'est pas coutume, ce n'était pas Karl qui régalaît les autres de ses histoires incroyables, rocambolesques ou scabreuses, voire les trois en même temps, mais lui...

— C'est vrai, Malo, que tu nous as un peu laissé tomber en plein milieu, intervint Frédéric. Sans compter que cette affaire, si je peux m'exprimer ainsi, me concerne aussi.

— En quoi ? s'enquit Malo en haussant un sourcil.

— Je suis préfet, je te rappelle, fit remarquer Frédéric de sa voix que d'aucuns auraient qualifiée d'un peu guindée.

— Ah ça ! le taquina Malo, une manière de lui rappeler qu'ici, les rapports hiérarchiques n'avaient plus cours et qu'on posait sa fonction à la porte, ce que faisait exactement chacun d'entre eux.

Il n'empêchait que Frédéric avait raison.

Flottaient autour d'eux quelques accords de Billie Holiday, dont la voix chaude et veloutée peuplait la pénombre de ses syllabes :

« *The difficult I'll do right now*

*The impossible will take a little while.* »

Malo l'aurait bien écoutée dans un silence au goût de rhum, mais il sentait peser sur lui l'attente des deux autres, en particulier celle de Karl qui, maintenant bien ferré, ne le laisserait pas s'en tirer à si bon compte.

— D'accord, d'accord, concéda-t-il en se redressant. Le gars, enfin l'archéologue m'a dit qu'ils avaient trouvé cette tête dans une crypte scellée, tout au fond de l'abbaye, dans un niveau inférieur dont ils n'avaient même pas soupçonné l'existence.

— On se croirait dans *Indiana Jones*, glissa Frédéric en sirotant une gorgée de son cognac.

— Ou *Tomb Raider*, ajouta Karl.

— Je t'en prie, Karl, ne me dis pas que tu préfères ce nanar à *Indiana Jones*...

— Moi, ce que je préfère, c'est les aventures de Doc Savage ou de Bob Morane, mais tu dois bien avouer

qu'Angelina Jolie a des arguments que Harrison Ford n'a pas.

— Ah ça, je le sentais venir!

Frédéric essayait d'avoir l'air sérieux, mais son sourire démentait ses paroles.

— Non, mais c'est vrai, et en plus le dernier *Indiana Jones*, tu m'excuseras...

Frédéric ouvrait déjà la bouche pour répliquer quand Malo s'exclama :

— Bon, faudrait savoir! Ça vous intéresse ce que je raconte, ou non?

Frédéric, se tournant de nouveau vers lui, s'excusa de sa voix calme et un rien précieuse.

— Excuse-nous, Malo, discussion de cinéphiles...

— Cinéphiles, tu parles... Il s'agissait de comparer les qualités de jeu de Harrison Ford et les fesses d'Angelina Jolie.

— Là, t'es réducteur, Malo, y a aussi sa poitrine.

Karl éclata de son rire semblable à un roulement d'orage, un orage chaud, rassurant, qui couvrit un instant la voix de Billie Holiday, un rire auquel on ne pouvait résister et auquel ils se joignirent tous deux, avec un peu moins d'exubérance.

Aux autres tables, où s'attardaient encore quelques clients, on fit comme si on n'avait rien entendu. Qui venait à L'Aventurier connaissait bien les humeurs du patron, ça faisait partie de l'ambiance.

— Désolé, Malo. Vas-y, on t'écoute. Donc il trouve cette tête... Mais à quoi elle ressemble?

Malo ferma les yeux et plongea dans ses souvenirs pour en tirer les mots exacts de l'archéologue.

— À ce qu'il dit, une tête humaine.

— Ça ne nous renseigne pas beaucoup, fit remarquer Frédéric.

Malo leva à nouveau une main.

— Attendez... Elle est constituée d'un métal brillant.

— Ça aussi, tu l'as déjà dit, fit remarquer Karl. Mais quel métal ?

— C'est justement là que ça commence à devenir intéressant. Lapierre dit qu'ils ne sont pas parvenus à savoir de quel alliage il s'agissait. Pas de l'or, ni du platine, en tout cas. Pourtant, il affirme que la tête était dans un parfait état de conservation, sans traces d'oxydation ou d'altération. D'après lui, ça ressemblait un peu à du cuivre, en plus clair.

— Dans ce coin-là, si près de la rivière, avec toute la flotte qu'il y a là-dessous ? Si ce n'est pas de l'or, ça paraît étonnant.

Malo acquiesça.

— Il devait la donner à analyser pour en savoir un peu plus, mais on la leur a volée avant.

— Tu peux nous en dire plus sur cette fameuse tête ? demanda Frédéric.

— À ce que prétend Lapierre, le plus étonnant, c'est la finesse du travail. Il dit que ça ne ressemble en rien à la statuaire médiévale, du moins pas comme on pourrait s'attendre à en trouver dans une abbaye du <sup>x</sup>e siècle. Pour lui, elle ressemble plus à une statue grecque ou hindoue. En tout cas, quelque chose de plus ancien et de bien plus raffiné.

— Le mystère s'épaissit, commenta Karl avec une expression de gosse ravi, lui qui se régala de toutes les énigmes possibles. En trouver une pour ainsi dire à sa porte le comblait.

Malo sirota une nouvelle gorgée de rhum avant de poursuivre.

— Attendez, le meilleur est à venir.

Il ménageait ses effets, en comédien qu'il était à ses heures. Il n'avait pas beaucoup de satisfaction dans la journée et, d'habitude, pas d'histoire passionnante à raconter. Ce soir, il se faisait plaisir...

Comme les deux autres demeuraient pendus à ses lèvres, il ajouta, en prenant tout son temps.

— La tête n'était pas vide...

— La tienne si, le railla Karl, qui ne ratait jamais un bon mot.

Malo, coupé en plein effet théâtral, se renfroigna.

— Si c'est comme ça, je ne vous dis plus rien...

Il se détourna pour reporter son regard vers une des clientes attablées un peu plus loin, une jolie blonde en robe sombre et moulante, qui sirotait un breuvage indéterminé en faisant semblant de s'intéresser à un livre...

— Je crois que je vais aller discuter avec la dame, là-bas... Elle me paraît terriblement seule.

Mais Karl avait du répondant.

— Ton verre est presque vide.

— Je ne vois pas le rapport.

— Si tu veux que je le remplisse à nouveau avec cet élixir, tu n'as pas intérêt à partir.

— Quant à moi, intervint Frédéric, désolé de le rappeler, mais je suis ton supérieur hiérarchique. J'exige donc un rapport.

— Hé! protesta Malo, c'est une conspiration ma parole! (Se tournant vers Karl, il affirma :) Toi, tu es obligé de servir tes clients.

— Les servir, d'accord, mais pas avec ma réserve personnelle. Si tu veux que je te traite comme le *vulgum pecus*...

Malo regarda Frédéric.

— Et toi, c'est de l'abus de pouvoir. Nous sommes en dehors des heures de service.

— Nous n'arrêtons jamais de servir la France, mon ami, de jour comme de nuit.

— Ah! Vous êtes trop pénibles! râla Malo pour la forme, en tendant néanmoins son verre à Karl.

— L'histoire d'abord, le rhum ensuite, exigea ce dernier en étreignant sa précieuse bouteille.

Malo s'exécuta. À le voir, on arrivait presque à croire qu'il le faisait contraint et forcé.

— Toujours selon notre bon docteur Lapierre, l'intérieur de la tête aurait été truffé de mécanismes et de bielles d'une complexité extraordinaire.

— Comme une montre? demanda Karl.

— Quelque chose entre la montre mécanique et l'ordinateur. Ce sont ses mots...

— Incroyable, murmura Frédéric qui semblait essayer de se représenter l'objet en alimentant son imagination d'une petite rasade.

— Mais ce n'est pas fini, se délecta Malo en posant tour à tour ses yeux sur ses deux amis. Il y a une dernière chose que m'a dite ce bon docteur...

Une fois encore, maintenant que son verre était plein, il se régala de l'attention de son auditoire.

— Tu exagères, le gronda Frédéric avec ce ton d'adulte s'adressant à un gosse, mais un sourire s'attardait sur ses lèvres.

Conscient qu'il ne pouvait faire durer le suspense trop longtemps, au risque de lasser, Malo finit par lâcher.

— À l'arrière du crâne, il y avait neuf fentes...

— Des fentes? répéta Karl. Qu'est-ce que tu entends par là?

— Eh ben! Des fentes. Je ne sais pas moi, des ouvertures, comme pour mettre des disquettes ou...

— Des disquettes ? Sur une statue médiévale ? murmura Karl, dubitatif. Tu entends ce que tu dis Malo ?

— Hé ! Je ne l'ai pas vue, moi ! Je répète juste ce que le prof m'a dit !

— Tu avoueras que c'est quand même un peu gros à avaler, fit remarquer le baroudeur en sifflant une rasade de son rhum vieux.

Derrière eux, Ella Fitzgerald avait remplacé Billie Holiday.

— Est-ce que..., commença Frédéric.

Malo et Karl se tournèrent vers lui.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas envisager que ce brave professeur soit en train de monter un canular ?

— Un canular ? demanda Karl.

— Oui. (Frédéric se redressa, prit une pose plus professorale.) Récapitulons un peu. Le temps et les fonds impartis aux fouilles arrivent à leur terme. Et mis à part quelques sarcophages, certes intéressants à de nombreux titres, mais seulement pour les spécialistes, et des vestiges coûteux à mettre en valeur, il n'a rien pour relancer l'intérêt d'investisseurs potentiels ou la DRAC pour recevoir une rallonge.

— Tu penses que..., s'enquit Karl, les yeux ronds.

— Je ne pense rien, mais je me dis que cette histoire, si elle était un tant soit peu médiatisée, pourrait relancer l'intérêt du public pour le site et octroyer à M. Lapierre les fonds et le temps dont il a besoin.

Il y eut un long silence, que venait seulement égratigner en sourdine la voix envoûtante d'Ella.

Un silence que Malo finit par briser.

— Non.

— Qu'est-ce qui te permet d'être si péremptoire ? s'enquit Frédéric, sur une nouvelle gorgée de cognac.



— Je sais quand on me ment. C'est mon métier de le savoir.

— Il y a des gens doués, répliqua Frédéric.

— Ouais, mais pas beaucoup, et lui n'en fait pas partie.

Malo se tut un instant alors que lui revenait en mémoire l'expression désemparée et furieuse du petit archéologue.

— Non, ce type-là était vraiment en rogne. Il a trouvé cette tête, aussi délirant que ça puisse paraître, je vous le garantis.

— Comment tu peux en être sûr? demanda Karl, se faisant l'avocat du diable.

Malo attendit, chercha ses mots avec soin, et la raison pour laquelle il avait cette intime conviction.

— Parce qu'alors même qu'il me la décrivait, je voyais, dans ses yeux, qu'il n'arrivait pas encore à y croire lui-même...

Il avait prononcé ces mots avec une expression lointaine, le regard à nouveau plongé dans celui de Lapierre, ce regard qui lui disait toute l'incrédulité et la colère du monde, celui d'un homme qui vient d'entrevoir le fruit de toutes ses recherches, et de le perdre.

— Bon..., finit par murmurer Frédéric. Qu'est-ce qu'on sait sur cette tête exactement?

Karl reprit la main.

— Oh! Elle fait partie intégrante de la légende qui entoure Gerbert.

Frédéric haussa un sourcil:

— Ah! Tiens donc! Je l'ignorais.

Malo, lui, n'était pas autrement surpris que Karl ait quelques lumières en la matière. Karl avait une véritable passion pour tout ce qui avait trait à l'alchimie, à la sorcellerie et à tous les mystères encore non élucidés de France et d'ailleurs. Ce n'était pas un de ces fondus qui prenaient

tous les canulars pour argent comptant, non, il avait trop d'esprit critique pour ça, mais il s'intéressait à la moindre légende, ancienne ou plus récente, et aux mythes...

Malo n'était pas étonné que Karl, devenu aurillacois, soit tout de suite allé gratter autour du personnage de Gerbert. Pour y découvrir quoi ? Voilà ce qu'il aurait voulu savoir.

Mais Karl, trop content de revenir sur un filon qu'il connaissait bien, en profitait :

— Gerbert, ou plutôt Sylvestre II, puisque c'est sous ce nom qu'il exerça son pontificat, est un personnage extraordinaire. Il n'est pas étonnant qu'il soit entouré de légendes.

Lorsqu'il parlait, il se déployait, s'appropriait toute la pièce.

— Explique, demanda Malo en se penchant en avant.

— Son origine, tout d'abord. Un petit pâtre issu de rien, grandi du côté de Belliac près de Saint-Simon, un peu plus haut dans la vallée.

— Le pays d'Albert, grinça Malo.

Mais Karl ne l'écoutait plus.

— Un enfant précoce. Un véritable petit génie, mais né du mauvais côté de la barrière... Jusqu'au jour, ou plutôt la nuit, où des moines, rentrant à l'abbaye, le découvrent en train d'observer les étoiles à travers un bâton de frêne creux...

Il marqua une pause pour bien laisser à ses paroles le soin d'imprégner son auditoire, avant de poursuivre.

— Ils vont trouver ses parents, leur proposent de le prendre à l'abbaye, ce que ces derniers s'empressent d'accepter contre espèces sonnantes et trébuchantes. Gerbert devient donc novice et se montre, très vite, un véritable boulimique de savoir. Il dépasse rapidement ses

maîtres dans de nombreux domaines, en particulier les sciences et la musique.

Derrière, Ella Fitzgerald chantait encore, mais Malo ne l'écoutait plus, tout entier bercé, envoûté par la voix chaude et profonde de Karl.

— Le père supérieur de l'abbaye, conscient que Gerbert a atteint les limites de ce qu'il peut apprendre à Aurillac et qu'il ne doit pas s'arrêter en si bonne voie, le confie aux bons soins d'un noble de passage en lui demandant de le recommander à un des monastères les plus en avance dans les études des sciences de ce temps. Gerbert y deviendra le grand mathématicien que l'on sait avant de se rendre à Rome... Puis de devenir pape, une sorte d'Obama de l'époque, si vous me passez l'expression, qui faisait et défaisait les rois, les alliances et les empires dans toute la chrétienté.

— Une véritable *success-story* à l'américaine, intervint Frédéric, en se resservant un nouveau verre de cognac. Et je t'en reprends un.

— Je le mets sur ton ardoise, répondit Karl. Quant à Gerbert, oui, on peut dire ça.

— Rapace.

Karl se fendit d'un grand sourire.

Malo intervint.

— Lapierre m'a aussi dit qu'il avait une réputation d'alchimiste...

— C'est vrai, confirma aussitôt Karl, reparti pour un tour. Dans l'Église, il a une réputation sulfureuse. Certains le disent sorcier, précisa-t-il avec un clin d'œil. Tu m'étonnes ! C'était un scientifique, un mathématicien, un technicien. Vous imaginez le choc, pour les curetons de l'époque, de se retrouver avec un phénomène pareil à la tête de la chrétienté !

Il marqua une courte pause avant de reprendre :

— Après sa mort, on dit que son corps est resté intact dans son sarcophage, à Saint-Jean-de-Latran. Des siècles plus tard, je crois que c'était en 1600 et des brouettes, quand on a fait des travaux dans la basilique, on a ouvert son tombeau pour en avoir le cœur net. Il paraît que le corps était toujours là, aussi bien conservé que s'il était mort quelques heures plus tôt, mais il serait tombé en poussière dès qu'on l'a touché...

Karl mettait tant d'emphase, tant de conviction dans ses mots, les accompagnait de tant de mimiques et de gestes... pour un peu, Malo s'y serait cru.

— Attendez, il y a mieux !

Dans la salle, certains des clients, leur attention attirée par la performance théâtrale de Karl, s'étaient tus et écoutaient aussi.

Frédéric coula à Malo un regard qui signifiait : « Il est parti, on l'arrêtera plus. » Et il avait raison. Karl, s'étant aperçu qu'il avait conquis un nouvel auditoire, poursuivait sur sa lancée, plus fort, plus haut, pour que tous en profitent.

— On dit que son sarcophage suinte à chaque fois qu'un évêque meurt. Et qu'il ruisselle quand c'est un pape.

— Tu plaisantes ? se moqua Frédéric.

— Non. Il paraît même qu'après l'attentat contre Jean-Paul II, quand on ne savait pas s'il allait survivre ou non à sa blessure, certains ont couru jusqu'au sarcophage de Gerbert pour voir s'il ruisselait ou non. Comme pas une goutte n'en coulait, ils sont revenus soulagés...

— Mais où es-tu allé pêcher tout ça ? s'enquit Frédéric en secouant la tête.

— Sur Wikipédia, lui répondit aussitôt Karl avec un sourire désarmant.

Malo pesta.

— T'es vraiment trop con !

Karl éclata de son rire tonitruant.

— Allez, fais pas ta mauvaise tête, je plaisantais, j'ai aussi plusieurs bouquins sur Gerbert et si tu veux en savoir plus, beaucoup plus, il y a quelqu'un, dans cette ville, qui pourrait certainement t'aider.

Malo retrouva aussitôt ses réflexes de flic.

— Qui ça ?

Karl le fixa un instant, moqueur, avant de répondre.

— Un certain Roger Bergier. Un original. Un passionné de Gerbert. C'est un des plus acharnés défenseurs des fouilles. Il crèche vers le château, en haut de la ville, une chouette baraque à ce qu'on dit...

— Tu aurais pu le dire plus...

Malo n'eut pas le temps de finir que son portable sonnait. Il consulta l'écran. L'appel venait du commissariat. Pourquoi cherchait-on à le joindre en dehors de ses heures de service ?

Il décrocha.

Les deux autres le virent porter le cellulaire à son oreille, écouter... et ses traits se défaire en un masque de stupéfaction, qui se mêla bientôt d'un sentiment plus trouble.

Quand Malo raccrocha, il se tourna vers Karl pour annoncer :

— Bergier est mort.

Les deux autres lui adressèrent un même regard ahuri.

— Mort ? interrogea enfin Karl. Comment ?

— Un incendie... dans son bureau, répondit Malo en se levant.

— C'est quand même une drôle de coïncidence... Juste au moment où nous étions en train de parler de lui, releva Frédéric.

Malo se dirigeait déjà vers l'entrée et saisissait son cuir dans le vestiaire.

— Justement, lança-t-il en s'habillant. Ça fait un peu trop en une journée.

— Parce que tu penses que..., commença Karl, qui s'était levé pour s'approcher de lui.

Malo avait déjà la main sur la poignée et entrouvrait la porte. Une froide bouffée d'air nocturne s'insinua dans la chaleur réconfortante du bar.

— Je ne pense rien, Karl... Mais, chez moi, le hasard n'existe pas. On vient me déclarer le vol d'une tête sur le lieu des fouilles. Quelques heures plus tard, le bureau d'un dingue de Gerbert prend feu avec son propriétaire dedans...

Il ajouta, un ton plus bas, pour que seul Karl puisse l'entendre :

— Si ce type est mort accidentellement, je m'en coupe une et je me la bouffe en salade...

Alors même qu'il prononçait ces mots, avant de sortir et de refermer la porte derrière lui, ce n'était ni la crainte ni le doute qui brillaient dans ses yeux, mais une autre émotion, tout aussi puissante. Celle du limier qui, après une longue période d'inaction, vient de renifler une piste...

C'est presque en courant qu'il s'en fut vers le lieu de l'incendie.



N° d'édition : L.01EUCN000749.N001  
Dépôt légal : octobre 2017

Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP  
à L'Isle-d'Espagnac (16)